

Chapitre IV

La tradition orale

Les dictons et expressions populaires

Puissant et respecté dans la tradition québécoise le four à pain, ainsi que les activités s'y rattachant, alimente un répertoire de dictons et d'expressions populaires pénétrés de sagesse et d'humour. Sous le couvert des mots se glisse une réflexion à portée sociale ou morale. L'habitant colore ses phrases en fonction des situations.

Dans leur ensemble, les références au four demeurent étroitement liées à la vie même: «On a été élevé dans la porte du four»¹, «Le four c'était la vie»². Comme la mère de famille permet une continuité dans le cycle de la vie, on associe également cette dernière au four.³

À certains moments, on satisfait aux agacements, aux impatiences occasionnés par la vie sociale en utilisant l'expression «Envoyer sur le four, sous le four»⁴ pour envoyer promener quelqu'un. Sans doute est-ce par relation avec la besogne de tous les jours; on envoie sous le four les vitres nuisibles et autres fragments inutiles qui nous incommode. On dira «chauffer le four» pour signifier «boire des spiritueux»⁵. On pourra accuser quelqu'un dont le visage est taché de noir d'«avoir la clef du four sur la figure»⁶. On manifestera l'échec, l'insuccès, la faillite d'une entreprise par l'expression «faire four»⁷.

Les parties du four et les instruments utilisés pour la boulange serviront aux comparaisons et aux railleries; ainsi, on dira de petites ouvertures qu'elles ne sont «pas plus grandes que la gueule d'un four»⁸. À quelqu'un qui se moque d'un autre tout en n'étant pas mieux que lui, on ripostera qu'il est «la pelle qui se moque du fourgon»⁹.

La huche viendra à son tour se mêler au langage et servira parfois de mesure, quand pour parler d'un petit enfant, on chuchotera qu'il est «haut comme la huche»¹⁰. En d'autres circonstances, la huche fera l'objet d'associations intimes avec la postérité, avec les enfants; elle servira de

réservoir. Dans les grandes familles, on ne s'inquiète pas de l'avenir: «Quand le bon Dieu remplit les berceaux, il n'oublie pas de remplir la huche»¹¹. L'enfant assure la pérennité de la famille comme le pain sa survivance. Les enfants sont considérés comme des pains; chaque enfant qui naît dans la famille devient «un pain de plus dans la huche»¹² et quand le malheur arrache un enfant à la vie, on dira que la mère «perd un pain de sa cuite»¹³. Une mère témoignera souvent de la bonté de ses enfants en exprimant qu'ils sont «le vrai bon pain»¹⁴. En plusieurs endroits, les derniers de famille seront confondus aux «grattures» ou «gratins de la huche»¹⁵, et l'on dira d'un enfant à croissance très rapide qu'il «profite comme pâte à la huche»¹⁶. Outre cette dimension, on fait d'autres relations avec la huche; ainsi, lorsque les réserves sont vides ou qu'il n'y a presque rien à se mettre sous la dent, on admettra volontiers qu'il faut «manger les gratins de la huche»¹⁷. On adoptera aussi l'expression «être gratin» pour signifier qu'une personne est trop économe, avare. Enfin si quelqu'un est mal pris, dans l'embarras, on le plaindra «d'être dans le pétrin»¹⁸.

Le pain, par son importance, sa forme ou sa texture, va, à bien des égards, donner cours à nombre de dictons ou d'expressions populaires.

«Vous avez-t-y cuit?»¹⁹, voilà la façon bien campagnarde de demander le pain à table. On dira: «Demander son pain» pour mendier, quêter pour vivre.²⁰ D'un rentier à l'aise on mentionnera qu'il «a du pain de cuit»²¹. D'un égoïste ou d'un avare, on rétorquera aisément qu'il «mange son pain dans sa poche ou dans son sac»²². En parlant d'un fainéant, d'un paresseux, on supposera qu'il «ne vaut pas le pain qu'il mange»²³. Quand le travail nous accaparera, nous déclarerons volontiers qu'il y a «du pain sur la planche»²⁴. Se priver pour les autres se traduira fréquemment par «s'ôter le pain de la bouche»²⁵. On se vantera d'avoir acquis «pour un morceau de pain»²⁶ un objet payé à bas prix.

Des visiteurs impromptus à l'heure du repas chez une femme mesquine railleront à la porte: «Sauver le pain»²⁷. Pour souligner la bienveillance d'une personne, on s'entendra pour dire qu'elle est «bonne comme du bon pain»²⁸. À quelqu'un dont la mine triste et abattue trahit une déception, on demandera s'il «a perdu un pain de sa fourmée»²⁹. On accèntuera un certain défaitisme face au peu d'avancement que l'on a ou au maigre avoir que l'on possède en répétant continuellement: «Quand on est né pour un petit pain, ça ne sert à rien...»³⁰ On traduira par «gagner son pain à la sueur de son front» le dur labeur d'une personne pour faire vivre ses enfants.³¹ Un passage temporaire à la pauvreté, à la disette se formulera en disant simplement que: «Faute de pain, on mange de la galette»³². De façon générale, on admettra qu'il est préférable de subir d'abord les difficultés, les embûches pour mieux jouir des bonheurs qui les suivent: «Dans la vie, il faut toujours commencer par manger le pain noir, ensuite manger le pain blanc»³³. Le pain noir devient synonyme de misère alors que le blanc est symbole d'une certaine aisance.

Le pain conserve un aspect sacré et dans les familles, on ne tolérera jamais le gaspillage du pain: «On ne jette pas le pain du bon Dieu»³⁴. Le pain est aussi présent dans certaines manifestations de la vie. Lorsque les maris entretiennent longtemps la bonne galanterie auprès de leur femme, on se réjouira que «le pain des noces dure encore»³⁵. De plus, quand on fêtera les épousailles des fils, le père avant de léguer son bien «tâtera la bru»³⁶, c'est-à-dire qu'il éprouvera la capacité de l'une et de l'autre en vérifiant entre autre la qualité du pain qu'elles boulangent. D'une femme qui cuit mal, on dira qu'elle «est une femme de pain massif»³⁷.



«Le vieux four en a connu des moissons
d'épis et des générations d'humains! Bien
des familles doivent la vie à sa flamme
créatrice!» (Georges Bouchard, 1918)
Archives publiques du Canada,
nég. n° PA-43333

Il arrivera de parler en termes de pain pour caricaturer des personnes. À quelqu'un de polisson, de peu délicat, de malappris, on dira habituellement qu'il est «grossier comme un pain d'orge»³⁸. On traitera de «pain de suif»³⁹ quiconque se révèle propre à rien, incapable, maladroit. Un voisin antipathique méritera le surnom de «pain d'épices»⁴⁰.

La fournée a laissé également son empreinte sur la couleur du langage. Par exemple, une *cuisseuse* constatant le peu de qualité de ses pains à la sortie du four conviendra avec regret qu'elle a réussi une vraie «cuite de potasse»⁴¹.

À propos de farine, on entendra quelquefois: «Le diable a chié dans ma farine»⁴²; cette expression se dit surtout lorsque après avoir fait moudre leur blé, les habitants constatent qu'une méchante herbe appelée «vesse-ron» s'est glissée dans la farine en lui donnant un goût âcre. On utilisera également le proverbe: «La farine du diable retourne en son» pour signifier que tout «Bien mal acquis ne profite jamais»⁴³. Des gens gais, joyeux, débordant de vie seront aisément appelés «sous-farine»⁴⁴.

Enfin, lorsque les pains sont criblés d'yeux, les enfants s'amuseront parfois à prétendre qu'ils peuvent «jouer à la cachette entre la mie et la croûte»⁴⁵.

Les chansons

Le peuple a chanté le four à pain, la fournée. Nos grands-mères fredonnaient des airs entraînants lorsqu'elles boulangaient. Quelques informateurs ont repris des couplets de vieilles chansons comme *Le petit Grégoire*,⁴⁶ *La berceuse blanche*,⁴⁷ *Les blés d'or*,⁴⁸ *Le bon pain d'habitant*. Dans la première, on trouve une comparaison ironique à la huche:

*La maman du petit homme
Lui dit un matin
À seize ans t'es haut tout comme
Notre huche à pain.*

Dans la seconde, on ressent la sécurité que procure la présence du pain dans la maison:

*Avez-vous faim
Tout plein les huches
Y a du pain.*

Dans quelques-unes de ces vieilles chansons, on retrouve le diable même mêlé au thème du four:

*Le diable a été su le boulanger
C'est pour l'affaire qui s'est fait attraper
Le boulanger l'a pris l'a fourré dans son four
Mais l'diable y a joué un cré bon tour
Y a parti avec le derrière du four.*⁴⁹

Cette version se rapproche de celle retrouvée par Marcel Rioux et intitulée: *Le diable est venu dans la ville*⁵⁰. De fait, cette chanson connue également sous le titre *Le diable bafoué* est une contrepartie à *La récolte du diable*: les corps de métiers, cette fois-ci, se vengent à leur manière de la malice du démon lequel finit toujours par s'échapper mais après maints déboires.

D'autres refrains tantôt railleurs tantôt louangeurs s'ajoutent à cette courte liste. On retrouve entre autres *Le vol des pâtés chauds* où Michaud doit payer cher sa gourmandise. Viennent ensuite *Les jours de la semaine* où la chaîne des journées commande les tâches habituelles: «Le mercredi la

bonn' femme cuit du pain»⁵¹. Plus élogieux sont les versets de la chanson *Le pain*, dont le refrain se lit comme suit:

*Le pain, le pain,
Est du genre humain
Le mets le plus sain
Vive le pain.*⁵²

Enfin en attisant le four, on chantonne gaiement: *Fendez le bois, chauffez le four.*⁵³

Nos gens ont perdu la douce habitude de fredonner pour rythmer le travail de boulangerie. Tout cela se chantait autrefois, nos informateurs l'affirment; ils conviennent cependant que l'abandon des fours a étouffé les sons...

Les contes et légendes

Tout comme le four vit dans de vieilles chansons, il est également le théâtre de manifestations diaboliques transmises par quelques contes et légendes. On veut chercher à y expliquer des réalités cosmiques et existentielles comme l'origine de la vie, les animaux, les paris des hommes, leurs prétentions.

Ici nous parlerons plutôt d'extraits de contes dont l'intérêt couvre d'évidence l'anecdote. L'un des thèmes exploités est celui de punition: le four devient un lieu de souffrance, sans doute à cause de son aspect quelque peu austère: obscur, exigü, il contient le feu qui punit, la chaleur qui transforme. «Dans les contes, on enfermera dans le four les gens que l'on veut punir, dont on veut se débarrasser.»⁵⁴ Dans certains contes le four sert de scène aux duels entre Saint-Pierre et le Malin et, dans d'autres, il devient le lieu des défis entre les hommes et le diable.

Quelques légendes véhiculent cette part de croyances. On flairé dans la conscience des vieux des souvenirs qui viennent s'exprimer par de courts récits:

*Il arriva qu'un curé étant à faire ses visites paroissiales se trouva chez une femme pauvre. Cette femme avait deux enfants: un garçon et une fille. Comme les enfants n'avaient rien pour s'habiller convenablement, ils se cachèrent dans le four à pain. Au cours de la rencontre, le curé demanda à la femme où étaient ses enfants... (silence). En s'en allant, le curé passa près du four à pain; les portes s'ouvrirent et il en sortit deux petits diables.*⁵⁵

C'était une punition pour s'être caché du curé ajoute notre vieille narratrice. Cet épisode recèle une certaine analogie avec le fragment que voici:

*Une mère voulant punir ses deux enfants les enferme dans le four, elle le ferme et le chauffe et lorsqu'elle l'ouvre, il en sort deux petits ours, un du sexe féminin et l'autre du sexe masculin.*⁵⁶

Il y a encore cet incident maléfique lié étroitement aux *jeteux* de sorts; dans ce cas, le sort a porté à l'intérieur du four qui transforme:

*Anciennement, il passait des quêtes; quand les femmes étaient seules et qu'elles avaient des enfants, elles avaient souvent peur. Une fois, il arriva qu'une femme pour protéger son enfant le cacha dans le four. Quand le mendiant fut parti, la femme alla pour chercher son enfant dans le four; elle y trouva un singe à la place.*⁵⁷

Notre collecte est peu fournie, mais il y a derrière les séquences retenues un certain symbolisme. On retiendra les deux aspects suivants: le four punit et transforme.

Les croyances populaires, sorts et conjurations, et présages

Le pressentiment de forces inconnues, la crainte entretenue par l'ignorance ont nourri dans notre culture une prolifération de croyances dont plusieurs se rattachent à la fabrication du pain et à son utilisation. Les écrits et surtout les précieux souvenirs de nos informateurs décrivent les hantises que la crédulité populaire ne cessait d'entretenir.

La croyance aux quêtoux *jeteux* de sorts est la plus répandue et nous la retrouvons d'un village à l'autre. Les quêtoux avaient à leur acquis une grande puissance: «Ils étaient une bénédiction ou une malédiction»⁵⁸. Si l'accueil réservé à ces gueux se teintait d'impatience ou si l'on n'offrait ni aumône, ni nourriture, ni gîte ceux-ci, en maugréant, faisaient volte-face et prononçaient autant d'incantations néfastes à l'intention de la famille. Tout échec et anomalie quelconque, survenant par la suite, s'interprétait par le pouvoir maléfique des quêtoux.

Combien de femmes, mains à la pâte, écopèrent de pareils sorts et ne purent cuire des années durant. Le nombre de ces cas est imposant. Nous citons les plus significatifs, omettant les noms de ces informateurs. Au lac St-Jean, par exemple, on retrouve ces détails:

Un jour ma mère boulangeait son pain et parce qu'elle avait les mains dans la pâte, elle refusa de donner de l'argent à un quêtoux. Le pain n'a point levé et à partir de ce jour elle manqua ses cuites. Jamais elle n'a été capable d'en refaire. Elle était certaine que le quêtoux lui avait jeté un sort.

Dans Charlevoix, on nous confie:

Lorsque les femmes ne réussissaient pas leur pain ou que le pain surissait, canissait, les femmes croyaient facilement qu'un sort leur avait été jeté par un quêtoux parce qu'elles n'avaient pas fait l'aumône.

À l'île d'Orléans: «Si les femmes manquaient plusieurs fois leur cuite de pains, elles disaient qu'on leur avait jeté un sort.» En somme, quand le pain ne se conservait pas plus de deux jours, quand il devenait pâteux ou moisissait et que les échecs de cuites se succédaient, on accusait facilement les mendiants.⁵⁹

Devait-on souffrir ces malheurs? Pouvait-on les racheter? En s'appliquant à des rites particuliers, il était possible de conjurer les sorts sur le pain. On en dissipait les effets par le feu et les aiguilles ou encore par l'utilisation du jonc nuptial. Dans le premier cas, on piquait d'aiguilles un pain de la cuite manquée puis on le jetait au feu pour le brûler. Le *jeteux* de sorts, semble-t-il, endurait comme punition tout ce qu'on faisait subir au pain et il en souffrait tellement qu'il allait jusqu'à abandonner le sort jeté. Cette méthode fut expérimentée par un informateur qui en relate les circonstances:

Ma tante avait eu un sort d'un quêtoux pendant sept à huit jours. Le pain n'était pas cuit à l'intérieur, la mie était élastique et sentait la charogne, le pain était comme de la potasse bien que la croûte fût belle. J'avais entendu dire par les anciens que pour ôter le sort, il



Les délices de la fournée sont déposés sur le cant pour éviter que la mie ne s'affaisse.
Archives publiques du Canada, nég. n° PA-44083



«On a été élevé dans la porte du four.»
Les chemins de fer nationaux, Almanach de l'Action sociale catholique, 1929

*fallait piquer le pain d'aiguilles et le brûler. C'est ce que je fis et le lendemain ma tante refit du pain. Il fut très bien réussi comme auparavant.*⁶⁰

Dans le second cas, la femme plaçait son alliance dans la nouvelle pâte.⁶¹

Pierre-Georges Roy a déjà souligné que «les quêteux de jadis avaient la réputation de jeter des sorts... Si un animal mourait d'une façon étrange, si le pain brûlait au feu, si les poules couveuses avaient peu de «petits», si la brassée de savon ne voulait pas tourner, on mettait tout de suite la cause du mal sur le *jeteux* de sorts.»⁶² Aujourd'hui, on n'entend jamais les boulangers se plaindre de subir l'influence de tels sorts, mais comme le souligne cet autre informateur: «De nos jours avec les nouvelles lois sociales les quêteux ne passent plus...»

Outre l'importance accordée au sort, il est possible de percevoir l'effet que certains états de la femme peuvent avoir sur la préparation du pain. Ainsi, si une femme cuit souffrant de fièvre, sa pâte ne lèvera pas.⁶³ Une femme ayant de l'acidité dans le sang ne réussira jamais son pain.⁶⁴

On trouve quelques présages relatifs à la nourriture. Nos gens signaient le pain avant de l'entamer ou se signaient avant de boulanger. Cette pratique encore d'usage dans quelques familles signifie toujours la reconnaissance de l'homme envers Dieu, mais vient aussi prévoir sa bonté pour les jours prochains. On conseillera ainsi de toujours «faire une croix sur le pain, pour en avoir le lendemain»⁶⁵. En plus, on s'abstiendra d'oublis fâcheux: «Si vous êtes appelé à vous déplacer alors que vous êtes à couper une tranche de pain et que vous laissez le couteau piqué dans le pain, il vous arrivera un malheur.»⁶⁶ Pour faire sourire la chance, on prendra soin de conserver du pain béni au bon endroit, par exemple: «Du pain béni dans la sacoche permet d'avoir toujours de l'argent.»⁶⁷ On prétendra facilement retrouver le corps d'un noyé avec l'aide d'un morceau de pain béni: «Lancez dans l'eau un morceau de pain béni. Il flotte et se met à tourbillonner lorsqu'il est au-dessus de l'endroit où repose le corps du noyé.»⁶⁸

On craindra par moments les effets nuisibles de certains phénomènes naturels. On redoutait ainsi les effets du tonnerre parce que le levain se trouait et la pâte ne pouvait donc plus lever.⁶⁹























